

LA VENGERESSE !

(Cinquième partie du CHEMIN DES LARMES)

I

LES BOUQUETS.

Flora, la Papillonne, était rentrée chez elle à onze heures et tout de suite s'était mise au lit, mais elle avait la tête pleine de pensées, de souvenirs, elle avait longuement réfléchi et n'était parvenue à s'endormir qu'à une heure très avancée de la nuit.

Elle se réveilla à neuf heures et sonna sa femme de chambre. Celle-ci ne tarda pas à paraître, tenant d'une main un magnifique bouquet, qu'un domestique en livrée venait d'apporter, et de l'autre une carte de visite.

— Voyons cette carte, dit la danseuse.

Elle la prit et lut :

« Comte Maxime de Verdraine.

— Ah ! bien, fit-elle.

Au-dessous du nom, gravé avec soin, il y avait une couronne de comte.

Flora jeta la carte sur sa table de nuit, prit ensuite le bouquet et l'examina attentivement comme si elle eût admiré la rareté et la beauté des fleurs qui le composaient.

— Augustine, comment trouvez-vous ce bouquet ?

— Très beau, mademoiselle, répondit la femme de chambre.

— Oui, toutes ces fleurs sont belles et plus rares encore. Combien pensez-vous qu'il a été payé ?

— Je ne saurais dire, mademoiselle, mais peut-être plus de cent francs.

— Oui, peut-être ; mais c'est une somme insignifiante pour M. le comte de Verdraine, qui est très riche.

Un sourire singulier courut sur les lèvres de la danseuse. Puis ayant toujours les yeux fixés sur le bouquet posé sur le lit, elle resta quelques instants pensive.

— Non, murmura-t-elle, non, je ne dois avoir aucun scrupule !

Elle passa sa main sur son front, soupira et reprit à haute voix :

— Augustine, combien y a-t-il encore de bouquets dans le salon ?

— Mais au moins dix ou douze.

— Ce soir, tous devront être jetés dans la rue, vous le direz à Ajax.

— Même celui-ci, mademoiselle ?

— Non pas ; celui-ci, Augustine, vous le placerez dans mon plus beau vase de Sèvres, celui du ministre.

— Bien, mademoiselle.

— Je ne veux plus avoir dans mon salon et ma salle à manger que les fleurs qui me seront envoyées par M. le comte de Verdraine.

La femme de chambre regarda sa maîtresse avec surprise.

— Eh bien, oui, continua Flora, je ne traite plus maintenant mes admirateurs...

— Oh ! dites vos adorateurs, mademoiselle.

— Si vous voulez, Augustine ; maintenant je ne traite plus ces messieurs sur le pied de l'égalité entre eux, jusqu'à présent tous m'étaient parfaitement indifférents et l'on m'a souvent reproché de ne pas avoir de préférence ; cette préférence, je l'accorde aujourd'hui au nouveau venu, à M. le comte de Verdraine, qui m'a été présenté hier, au théâtre. Il est fort bien, ce comte, c'est un homme charmant. de plus, il s'appelle Maxime, un nom que j'aime.

— Enfin mademoiselle se décide à aimer ?

— Vous allez un peu vite, Augustine, je n'en suis pas encore là. Je me décide à accepter les hommages d'un homme du monde distingué, spirituel, aimable, très bien physiquement et jeune encore, car il ne doit pas avoir plus de trente-cinq ans ; mais entre cela et aimer il y a une différence.

— Oui, mais pourquoi mademoiselle, qui a un si bon cœur et qui est si bonne, n'aimerait-elle pas ?

— Peut-être aimerai-je un jour ; je ne suis pas plus insensible qu'une autre, et je sens bien que si je rencontrais un homme... Mais l'amour est un sentiment qui ne se commande pas.

— C'est vrai, mademoiselle ; enfin, mademoiselle veut essayer ?

— Oui, répondit Flora avec une lueur dans le regard.

— Après tout, mademoiselle est libre : n'a de compte à rendre à personne et a parfaitement le droit de faire ce qu'elle veut.

— C'est votre avis, Augustine ?

— Absolument, mademoiselle.

— Eh bien ! ce que je veux faire, je le ferai.

La jeune fille se leva, fit sa toilette et fut bientôt habillée. Du reste, aussi bien quand elle sortait que chez elle, elle était toujours mise très simplement ; sur elle, jamais rien de tapageur, de criard ; elle détestait les excentricités de la mode, ces couleurs voyantes qui tirent l'œil, et avait une sorte de mépris pour toutes ces fantaisies coûteuses qui veulent parer une femme et nuisent le plus souvent à sa beauté, à sa grâce.

Chez elle, Flora était presque constamment en peignoir blanc ou rose l'été, havane ou bleu foncé l'hiver. Ces costumes, sortis des mains d'une bonne faiseuse, lui allaient à ravir. Elle était délicieusement jolie avec le peignoir rose tendre dont elle venait de se vêtir et dont la jupe tombait sur ses pieds chaussés de pantoufles de satin du même rose que le vêtement.

Souvent, elle arrangeait coquettement sur sa tête une mantille, qui ajoutait à sa beauté un charme tout particulier. C'était sans doute en souvenir de ses jeunes années et de l'Espagne qu'elle n'avait pas complètement abandonné la mantille, cette partie du costume national des señoritas espagnoles. Du reste, comme nous venons de le dire, elle mettait une certaine coquetterie à s'en parer et savait très bien ce que sa beauté y gagnait.

Après avoir vu la danseuse une fois avec sa mantille, si on l'eût revue sans cet ornement, on aurait tout de suite remarqué que quelque chose lui manquait, qu'il y avait un changement dans sa physionomie.

Sa femme de chambre lui disait souvent :

— Ah ! mademoiselle, si vous saviez comme vous êtes bien, comme vous êtes charmante avec votre mantille ! Vous avez les plus beaux yeux du monde ; eh bien, il me semble qu'ils ne sont plus les mêmes quand vous n'avez pas votre mantille.

La femme de chambre s'était retirée, emportant le bouquet pour le placer, comme elle en avait reçu l'ordre, dans le vase « du ministre ».

Flora ouvrit le tiroir d'un meuble et dans un coffret, au milieu de divers autres papiers, elle trouva une carte de visite dont le papier de bristol jauni attestait l'ancienneté. Sur cette carte il y avait :

COMTE MAXIME DE VERDRAINE

Et comme sur l'autre carte la couronne de comte.

La danseuse plaça les deux cartes l'une à côté de l'autre et les examina avec attention. Elle put se convaincre que si les deux cartes n'avaient pas été tirées sur la même plaque de cuivre ou d'acier, une nouvelle plaque avait été copiée sur l'ancienne, avec une exactitude parfaite.

— Aucun doute n'est possible, murmura-t-elle ; d'ailleurs il me sera facile d'obtenir certains renseignements.

Elle glissa les deux cartes dans le coffret, qui fermait au moyen d'un ressort secret, puis elle referma le tiroir et eut encore sur les lèvres le sourire singulier dont nous avons parlé tout à l'heure.

Le lendemain, deuxième bouquet du comte également accompagné d'une carte et apporté par le même domestique le jour suivant, et toujours à la même heure, troisième bouquet, troisième carte.

La danseuse chercha dans les fleurs de ce dernier bouquet comme si elle eût espéré y trouver une lettre. Il n'y avait rien.

— Allons, pensa-t-elle, il ira à quatre.